

Arthur RICHIER

(né en 1921)

Le raid de la Pradelle

(Faucon-du-Caire)

À Faucon, en août 1939, lorsque le conflit a débuté, j'ai assisté à la mobilisation de Julien Brémond, Armand Bernard, Paul Béraud et Marceau Davin, qui terminait à peine ses deux années de conscription. Depuis le front, lorsqu'ils ne revenaient pas au village pour une courte permission, nous recevions régulièrement de leurs nouvelles. À côté des anciens de 14, nous restions avec mes complices Lucien Nicolas et Gérard Zunino, les seuls hommes pour assumer les travaux de la ferme.



Or, l'armée française défaite en seulement un mois, tous rentrèrent sains et saufs dès juillet 40 ! Après la débâcle, le maréchal instaura les chantiers de jeunesse pour occuper les conscrits qui affluaient dans les casernes. Notre tour arriva d'incorporer ces régiments en tenue mais sans arme. Pour Lucien et Gérard, au Muy dans le Var et pour moi, Nyons dans la Drôme. Logés dans des baraquements au confort spartiate, durant huit mois, nous dûmes nous acquitter de travaux d'intérêt général comme extraire du charbon, faire des routes ou toute autre chose pour une rémunération symbolique d'un franc par jour. De retour au pays, nous pensions nos ennuis terminés ; or, les occupants exigèrent de substituer aux chantiers de jeunesse en France, le STO, service du travail obligatoire, placé sous leur surveillance cette fois, promulgué par Laval en février 1943 ! Ils escomptaient ainsi réquisitionner une main-d'œuvre vaillante et bon marché pour faire tourner leurs usines. Chez nous, une sorte de conseil de révision bis accueillit à Turriès¹ une quarantaine de candidats en provenance de tous les villages du canton. L'autocar Gallissian de la ligne régulière me ramassa en s'arrêtant à Faucon. Seule la grande collation collégiale, préparée à notre intention au café Andreotti, eut du succès car seulement trois d'entre nous, sans doute par crainte de représailles, se plièrent à cette douloureuse expatriation. Pour moi et tous les autres, cela signifia maquis, fausses identités ou pseudo-contrats d'embauches comme chez l'exploitant forestier Daumas de Melve, sommé d'ailleurs par les Allemands de s'expliquer à Digne après la multiplication irraisonnée de ses emplois fictifs ! La défaite nous avait meurtris ; l'Occupation et ses pillages organisés nous révoltèrent : les Allemands exigeaient l'entretien alimentaire de leurs troupes. Ils réquisitionnaient le taxi Galvez de Sisteron, écumant nos fermes. Sur ce, l'idée d'adhérer à la Résistance se confirma dans nos esprits. Nous savions qu'elle comprenait les FTP (Francs Tireurs Partisans) et l'ASL (Armée secrète de Libération), traitée ironiquement d'armée bourgeoise par les premiers nommés.

1. Prononcer Turriès.

**Nous nous engageons auprès de l'ASL,
sommée de maintenir la pression sur les troupes ennemies
depuis l'appel à l'insurrection
lancé le 6 juin après le débarquement allié.**

Au Caire, nous connaissions plus particulièrement Denis Lagarde, le frère de Jeannot, représentant local de l'ASL. Il avait assuré la liaison et le ravitaillement, par les villageois de la vallée, du maquis baptisé camp Robespierre au col de Blaux. Ce hameau isolé accueillit en septembre 1943, dans ses quartiers de l'Auragnier, Malaup et Saint-Jérôme, une quinzaine de maquisards. Pourtant prévenus d'une attaque imminente, une centaine de soldats allemands les surprendront dans leur sommeil, le 12 décembre à 3 h du matin, puis brûleront les fermes. Après un interrogatoire à Gap, ils seront traduits devant le tribunal nazi de Lyon où dix d'entre eux seront fusillés en mars 1944².

La section ASL de Pierre-Écrite, commandée par un militaire varois surnommé capitaine André, se déplace alors dans un écart de Valavoire. De là, on apercevait la ferme du bas-plan de la Motte, habitée par Léon Fautrier, chargé de signaler toute incursion ennemie ou suspecte par des étendages intempestifs de draps.

Vendredi 21 juillet 1944, les FTP investissent la citadelle de Sisteron pour en extraire des prisonniers politiques, transportés vers le maquis de Bayons.

C'est le facteur déclenchant de notre engagement auprès de l'ASL, sommée de maintenir la pression sur les troupes ennemies depuis l'appel à l'insurrection lancé le 6 juin après le débarquement allié.

2. Jean Garcin, *De l'armistice à la libération dans les Alpes-de Haute-Provence*, p. 240.

Denis nous invite, Gérard, Marceau, Lucien et moi, à le rejoindre dès le lendemain, samedi 22 juillet 1944, à six heures, au Caire. Les recommandations de mon père, blessé de guerre et ayant perdu son frère et son beau-frère en 14, confortent ma décision désormais irréversible comme celle de mes trois compères. Dans la nuit qui s'étire, nous marchons ensemble fièrement vers Le Caire. Denis nous attend et nous invite sans plus tarder à nous engager dans la Combe loin des regards indiscrets. Au loin, dans les jardins, les premiers coqs chantent : le courage nous porte. À cet instant, nous ignorons tout de ce qui nous attend !

Au fond de la Combe, dans le jour qui se lève, nous rejoignons une douzaine de gars, inconnus pour la plupart, qui mettent en place des panneaux. Tout se fait presque sans parole et dans des chuchotements convenus. En fait, il s'agit de cibles précaires sur lesquelles on va nous demander de montrer notre habileté. Dans la distribution d'un armement assez hétéroclite, j'hérite d'un mousqueton italien à canon court. Je ne m'en plains pas car l'engin est léger et maniable. Chacun prend place à bonne distance de sa cible, attendant l'ordre de tir. Soudain, au silence presque pesant qui régnait alors, succède un vacarme étourdissant ; non sans une certaine excitation, notre armada de fortune se déchaîne. En cet instant apocalyptique, tous les animaux du quartier disparaissent. Qui s'envole, qui s'enterre, qui s'enfuit... Heureusement, deux vigies veillent, sur la place du Caire, car notre boucan doit s'entendre jusqu'à La Motte. L'exercice se fait sous le contrôle d'un armurier qui va de place en place, vérifier, démonter, remonter, nettoyer les armes, choisir la plus appropriée aux capacités de chacun. La matinée passe, seul notre estomac nous rappelle que midi doit sonner aux clochers alentour. Pour tout repas, un frugal morceau de pain. Le car Gallissian, réquisitionné pour la circonstance, attend sur la place du village et nous conduit vers notre destin. Au passage à La Motte, on ne pourra s'empêcher d'échanger quelques baisers fugaces et pathétiques

avec les copines déjà prévenues de notre épopée. Direction Claret par Melve. La côte oppose un obstacle quasi infranchissable pour notre poussif véhicule au gazo-bois, trop chargé par notre section hétéro-clite, armée jusqu'aux dents.

Après Melve, Claret, sur son promontoire, autour de son église, domine la pente vers la Durance. Nous l'empruntons. Personne ne fanfaronne car chacun imagine ce qu'il adviendrait de nous si au détour de la route, nous croisons les Allemands ! Nous atteignons le pont de Monetier à la nuit. Les FTP de Thèze-Claret l'ont dynamité, le 9 juillet, mais on peut encore le franchir à pied par des marches taillées dans le mauvais bitume. Un gars, diligenté par le capitaine André, irrité paraît-il par notre retard, nous y attend. À la file indienne, en silence, chacun son arme à l'épaule, suit le guide sur ce qui reste du pont, puis à travers des jardins potagers pour atteindre une vieille écurie dans laquelle s'est rassemblée le reste de la compagnie. Par bonheur, le capitaine nous accueille chaleureusement ; il a dû prévoir notre fringale ! Un ragoût de haricots bien arrosé tempèrera nos états d'âme avant que le capitaine ne présente la compagnie au grand complet, répartie en trois sections d'une vingtaine de maquisards chacune. Jaillit alors le but de notre mission. L'opération envisagée, pour le lendemain dimanche soir, consiste à intercepter un convoi de troupes allemandes en lui causant le plus de pertes possible. Je reçois à cet instant un coude dans les côtes : Marceau arbore un sourire de satisfaction, heureux d'en découdre ! Au fond de l'écurie, une femme se lève, après un bref raclement de gorge, entonne le mythique chant des partisans que j'entends pour la première fois. Nous nous dressons comme un seul homme, l'échine traversée par un frisson indescriptible, l'œil humide, pour nous joindre à cette plainte venue du plus profond de nos entrailles.

Après une émouvante embrassade générale, nous nous dirigeons vers des hangars pour nous reposer.

Nous avons pour ordre de disparaître au petit matin et de tous nous retrouver, au-delà de la N 85, dans le bois de chênes au pied de Crigne. Les tripes nouées, avec pour seule compagnie le chant des criquets, la nuit passe, courte, car la tension demeure palpable chez chacun d'entre nous.

Dimanche 23 juillet à l'aube. Le ciel se dégage et le soleil généreux sera notre témoin. Le capitaine André répartit nos trois sections le long du talus surplombant la N 85. L'attente promet d'être longue. Les Allemands devraient parvenir en fin de matinée. Elle nous paraîtra d'autant plus longue que la faim nous tenaillera jusqu'à deux heures de l'après-midi ! Et toujours pas d'Allemands en vue. Notre impatience s'évanouit devant un ragoût de mouton, accompagné de fromage et de vin, préparé par des gens de Monetier. Ces agapes nous fortifièrent jusqu'au soir où la perspective proche du combat chassa toute velléité de nouveau festin. Si les ennemis n'ont pas circulé de jour, ce n'est que partie remise pour la nuit de dimanche à lundi. Le capitaine choisit cette occasion pour regrouper toute la compagnie et soutenir notre fortitude. L'échéance imminente, l'attente use les enthousiasmes. Chacune des trois sections se positionne pour le combat au quartier, dit de la Pradelle, le long du talus, en bord de route, sous le vieux canal, heureusement vide, du captage de la Saulce. Je fais équipe avec Marceau dans la 3^e section, Gérard et Lucien en tandem dans la 2^e. On nous a ordonné de vérifier les armes, notamment les balles traçantes, si précieuses dans un combat nocturne.

Soudain, à minuit, une vague bruyante annonce la mise en eau du canal, substituant à la moiteur estivale une bruine épaisse qui glace les corps. Ce barrage naturel pour toute retraite éventuelle douche un ins-

tant notre exaltation. La nuit devenue fraîche, se passe, sans Allemands, entre déception et soulagement.

Lundi 24 juillet. Les estomacs sont vides et nos troupes éreintées de ne rien faire. Tandis qu'une estafette part au Monetier pour demander du ravitaillement, un homme tout de noir vêtu se dirige vers nous. Le curé de Vitrolles vient nous proposer cigarettes et confession ! Soudain, la moto sentinelle chargée de prévenir de l'arrivée imminente du convoi allemand depuis Gap, passe sur la route en contrebas. Branle-bas de combat ! Aux calendes, le festin ! (en fait ce seront les Allemands qui le récupéreront).

La 1^{ère} section, la plus éloignée vers Sisteron, a pour objectif d'arrêter le convoi, déjà ralenti par la côte, avec des bombes de 850 g, confectionnées artisanalement à partir de kits parachutés par les Alliés. Les grenadiers, lanceurs de bombes, devaient s'exécuter, un bâton entre les dents pour garder la bouche ouverte et expulser l'air au moment de la déflagration de leur engin, qui explosait seulement à cinq-six mètres, afin qu'elle ne leur fasse pas implorer la cage thoracique ! Le convoi allemand, ouvert par un side-car, passe sous nos yeux. Nous, les deux autres sections, avons ordre de ne pas tirer avant l'immobilisation du convoi. Paroxysme émotionnel, nous n'avons plus le temps de penser à quoi que ce soit. La vie, la mort, la liberté !

Le premier camion aborde la côte et ralentit. Les grenadiers choisissent l'occasion et lancent leurs bombes. À la deuxième, une immense explosion retentit, pulvérisant le side-car et embrasant instantanément le camion d'où sautent des torches humaines. Un déluge de feu s'abat alors sur le reste du convoi dont plusieurs autres camions finiront endommagés. Marceau, responsable du fusil-mitrailleur, tire sur tout ce qui bouge. La fumée âcre dégagée par les véhicules en feu envahit tout l'espace et obscurcit le ciel. Les balles sifflent de toutes parts. Plus exposé que moi, chargé de l'alimenter en munitions, il m'emprunte mon casque de la

Paroxysme émotionnel,
nous n'avons plus le temps
de penser à quoi que ce soit.
La vie,
la mort,
la liberté !

guerre de 14 pour se protéger. Guerrier expérimenté avec ses deux années de régiment et ses douze mois au front, c'est un redoutable combattant. En pleine bataille, sous le feu ennemi, son arme s'enraye. Calmement il l'ouvre, dégage la balle coincée dans le barillet et reprend son tir nourri comme si de rien n'était. Plus tard, se sachant repéré par les soldats allemands, couchés à l'abri de leurs camions, il suspend son tir pour ne pas nous mettre en péril et reprend le combat après avoir changé d'emplacement. Sa force légendaire et sa rage au combat semblaient transformer son arme lourde en un sac de plumes.

Le capitaine André, par l'intermédiaire d'estafettes qui allaient de poste en poste, ordonne le décrochage lorsque des renforts allemands, en provenance de Sisteron, surgissent, armés de canons de 37 mm, le rapport de forces devenant par trop inégal.

Heureusement, pour les deux premières sections, plus en retrait par rapport à la route, des châtonnières existaient sous le canal permettant de le franchir sans encombre ouvrant l'accès à Crigne où une mitrailleuse lourde couvrait leur retraite. Pour notre 3^e section, nous avons obligation,

sous le feu des ennemis, de longer, en direction de Plan-de-Vitrolles le vieux canal pour trouver un pont qui le traverse. Un seul homme de la compagnie, blessé, a eu le cran de traverser le canal à la nage, échappant ainsi aux soldats allemands. Les armes se sont tues laissant pour morts plus d'une vingtaine de soldats allemands. Deux vigies devaient garder le pont pour assurer notre retraite mais personne à notre arrivée. En sueur, le souffle court, on doit pourtant prendre rapidement une décision car les Allemands peuvent aussi nous attendre sur l'autre rive et revenir sur nos pas est impossible. Une fois encore, à l'instinct, Marceau prend l'initiative en tentant seul la traversée. Sitôt rendu de l'autre côté, il se met à l'abri derrière la pile du pont pour couvrir notre passage. Je peine à suivre avec mon chargement de 30 kg de munitions. Nos corps sont épuisés... et affamés, le dernier repas remonte à 24 h ! Nous étions jeunes. Nous travaillions dur dans nos fermes. Nous avons faim de pain et de liberté. Pas question de rejoindre les autres en gravissant Crigne, je suggère de nous planquer dans le cimetière voisin de Plan-de-Vitrolles. Une heure de pause récupératrice à l'ombre des stèles des tombes. Au loin, le lieu des combats retrouve son calme habituel. Malheureusement, les Allemands y exécuteront trois civils en représailles. Un transporteur de farine destinée au boulanger du Monetier avec son jeune apprenti de 18 ans. Fusillés au pied de leur camion avec un autre habitant du Monetier qui passait par là. Reproche sera fait à l'ASL d'avoir fait tuer ces trois victimes innocentes auxquelles doivent se rajouter deux chauffeurs dignois réquisitionnés qui périrent dans leur véhicule.

Revigorés, Marceau, familier des lieux, nous suggère de remonter le ravin de la Déoule jusqu'au bois de chênes pour y bivouaquer et passer la nuit. Durant le tour de garde instauré, ma montre, la seule du groupe, passe de poignet en poignet au rythme des heures qui s'écoulent.

Mardi 25 juillet. Au matin, après une toilette sommaire dans le torrent, un petit déjeuner s'improvise dans un jardin potager, à proximité,

où rougissaient les premières tomates que l'on agrémentait de carottes et de quelques oignons. Puis en début d'après-midi, notre groupe décide d'entamer le retour en redescendant sur la nationale pour la traverser précautionneusement avant d'en faire de même avec la Durance. Je ne sais pas nager et cette perspective ne m'enchantait guère. Il faudra toute la persuasion d'une grande bigue de Marseillais pour que j'accepte son aide. Heureusement, malgré l'absence du barrage de Serre-Ponçon, construit seulement quelques années plus tard, le soleil de juillet et le canal de La Saulce ont permis un étiage bienvenu. Sitôt franchie, notre petite troupe d'une douzaine de gars remonte au col de Blaux pour l'atteindre à la nuit. La faim nous fera pousser la porte de la première ferme rencontrée. Il lui en coûtera deux pleines assiettes de fromages englouties sans pain, qui ne seront livrés que le lendemain ! Le moral au diapason de la panse, nous décidons de continuer notre route, en redescendant vers Le Caire et pour Marceau et moi, de terminer notre expédition à Faucon que l'on atteint vers minuit. Sous la fenêtre ouverte de mes parents, je chuchote : « Oh, Albert ! » (Je n'avais jamais osé l'appeler par son prénom jusqu'à aujourd'hui !). Moment d'émotion intense que ces retrouvailles familiales avant que je ne plonge dans mon lit, sans la force de me mettre à table. Cela faisait quatre jours que je n'avais pas enlevé mes souliers !

Gérard et Lucien, de l'autre section réfugiée à Crigne, regagneront Faucon par le car. Ils me trouveront encore couché le mercredi matin : pendant ce temps, quelques kilomètres plus loin, à Bayons depuis l'aube, les troupes allemandes mitraillent le maquis FTP de Tramallo.

Finalement, de toute notre compagnie, seul Pompé, de Bayons, le facteur, sera blessé et pris par les Allemands. Alsacien, il parlait parfaitement l'allemand. Fait prisonnier et transporté à l'hôpital de Sisteron pour soigner ses blessures, il les convaincra qu'il a été blessé par les maquisards ! Profitant d'une pause sur la terrasse, il s'enfuira, récupéré par des amis

pour être soigné, une grande partie de son dos ayant été arrachée par un éclat de grenade.

Lorsque les Allemands identifieront le camp de Valavoire comme le responsable de ce forfait, il faudra déménager le camp, dans un premier temps, à la ferme de la Fougère, au Caire. Marcel Ailhaud se joindra à ses aînés avec son mulet pour y remettre en état la citerne à l'aide d'un maçon réquisitionné. Mais ce site, paraissant trop vulnérable, on optera pour Pierre Pouillouse qui hébergera l'ASL jusqu'à la Libération.

Pour les fauconniers, ce fait d'armes viendra s'ajouter à d'autres actes de résistance tout aussi courageux et remarquables comme l'accueil et l'hébergement par Paul Béraud, de 1942 à 1945, sous de fausses identités, de deux familles juives (des Cohen déclarés Clapier et Alexandre) dont les 5 fillettes fréquentèrent l'école du village avec ma mère, Lydie, pour institutrice.

À cet égard, Paul, mon père Albert, maire, mais aussi toute la population complice de Faucon auraient pu mériter la distinction de Juste parmi les Nations. ■

Las lecas

Traduction p. 124.

Dins lou tèms dreichavian de lecas, acò fasie plasi, pèr-ço-que au moumen dou passage das grivas, eme l'argent de la venta, lou mounde pagavon l'alimentacioun.

E alor una leca se fasie pas coum'acò. Falie d'abord trouba un bon chai, ounte i'avie de grana, falie au ped cava un pau la terra par faire un emplaçamen clot.

Piei prenian una grossa peira, un pau taiada que fasie lou cepoun. Après prenian una peira plata que s'apelava la lausa, pas trop grossa, que falie pas qu'en toumbant escagassesse la griba, e li faguesse sourti las tripas.

Sus l'emplaçamen bèn prepara, metian dos pitchounas peiras platas que s'apelavon les desjaraires e se i'avie ges de peira, metian dous tros d'escources de pin, perfin que gelesse pas sus lou terren. Falie pausa la lausa sus les dos peiras à plat just davans lou cepoun. E aqui, que que siegue lou tèms, se gelava, o, toumbava trop de neù, la lausa pourrie toujours toumba.

Quand avian bèn arrenja cò, coupavian les bastouns. Lou proumié, pas trop long tenie la lausa drecha en s'apielan sus lou cepoun, aquelo lausa devie ague proun de penta, par ben toumba, mai, pas trop, falie que la griva pousquesse ana dessous.

Aquèu proumie bastoun s'apelava lou mountaire. Piei, falie n'en taïa un, plat d'un caire que vendra s'apiela sus lou cepoun ; faudra faire una pichota entaïa sus lou dessus par reçaupre lou mountaire, aquèu bastoun s'apelava lou chicaire ; à l'autre bout en bas, falie faire dos entaïas par faire coum'una charpenta, e reçaupre les dous bastouns d'en bas que s'apelavon les traversiés.

Avans de mounta cò, metian lou pignoun, acò èra un bout de chai, un pichot bout aqui, eme bèn de granas par amourça las grivas, en esperant que venguesson bèn se prendre.



Lou vin de Faucoun

Traduction p. 124.

Dins lou tèms fasian nostre vin, nostra pichouna piqueta que beviau dins l'annaia, perço que se counservava pas long-tèms. Moun paire aviè trouva un mejan per lou conserva, lou bonifia.

Fasiè veni de vin d'Argerio, qu'aviè abord de degra e fasian de coupage, metian setanto cinq litre de nosto vin, que tiravian doù gros veissèu de cinq cent litres ounte lou rasin aviè bouli, e i'ajoutavian vint e cinq litres de vin d'eilavau, que mesuravian em'un decalitre de l'époco. Acò permetiè a nostre vin de se counserva tout l'an ; si noun l'estièu quand fasiè chau, nostra piqueta virava.

Arthur Richier

Lou cassaire de langousta

Traduction p. 125.

Acò es l'istori d'un cassaire qu'aviè trouva una langousta sous una leca.

Dòu tèms ounte se fasiè de lecas, n'i aviè un qu'èra un pau blagaire, e un pau simplas, e lou mounde n'aviè l'abituda, mai de cop que i'a disiè la verita.

Mai aquèu cop se demandavon ço que s'èra passa. Quand arribé de sa viraia, aqui sus la plaça diguè : « Quand meme, es pas poussible, lou Bon Dièu à passa adès, a degu toumba quaucarèn d'una caissa, ai trouva una langousta sous una leca ! Que n'en pensas ? »

Arthur Richier

Les lecques

Texte patois p. 86.

Dans le temps, nous dressions des lecques, cela faisait plaisir, parce qu'au moment du passage des grives, avec l'argent de la vente, les gens payaient l'alimentation. Et alors, une lecque, ça ne se faisait pas comme ça. Il fallait d'abord trouver un bon genévrier où il y avait des graines, il fallait au pied creuser un peu de terre faire un emplacement plat. Puis, nous prenions une grosse pierre, un peu taillée qui faisait le cepoun. Après, nous prenions une pierre plate qui s'appelait la lause, pas trop grosse, car il ne fallait pas qu'en tombant elle écrase la grive et lui fasse sortir les tripes. Sur l'emplacement bien préparé, nous mettions deux petites pierres plates qui s'appelaient les desjaraires et s'il n'y avait pas de pierres, nous mettions deux morceaux d'écorces de pin pour qu'elle ne gèle pas sur le terrain. Il fallait poser la lause sur les deux pierres à plat juste devant le cepoun. Et quel que soit le temps, s'il gelait ou tombait trop de neige, la lause pourrait toujours tomber. Quand, nous avions bien arrangé ça, nous coupions les bâtons. Le premier, pas trop long tenait la lause droite en s'appuyant sur le cepoun ; cette lause devait avoir assez de pente pour bien tomber mais pas trop, il fallait que la grive puisse aller dessous. Ce premier bâton s'appelait le mountaire. Puis, il fallait en tailler un, plat d'un côté qui viendra s'appuyer sur le cepoun ; il faudra faire une petite entaille sur le dessus pour recevoir le mountaire. Ce bâton s'appelait le chicaire. À l'autre bout, en bas, il fallait faire deux entailles pour faire comme une charpente afin de recevoir les deux bâtons d'en bas qui s'appelaient les traversiés. Avant de monter ça, nous mettions l'appât. C'était un bout de genévrier, un petit bout là, avec bien des graines pour amorcer les grives, en espérant qu'elles viennent bien se prendre.

Arthur Richier

Le vin de Faucon

Texte patois p. 98.

Dans le temps, nous faisons notre vin, notre petite piquette que nous buvions dans l'année parce qu'elle ne se conservait pas longtemps. Mon père avait trouvé un moyen pour le conserver, le bonifier. Il faisait venir du vin d'Algérie qui avait beaucoup de degré et nous faisons des coupages, nous mettions 65 litres de notre vin, que nous tirions du gros tonneau de 500 litres où le raisin avait fermenté et nous y ajoutions 25 litres de vin de là-bas, que nous mesurions avec un décalitre de l'époque. Cela permettait à notre vin de se conserver toute l'année ; sinon, l'été, quand il faisait chaud, le vin tournait.

Arthur Richier

La Giusaluna

Le père de Germaine racontait que dans le village de Bayons, il vivait une embarnaïre qui s'appelait la Giusaluna. Le grand-père Pustel de Germaine avait un valet qui s'était disputé avec quelqu'un du pays en jouant aux boules. Peu de temps après, le valet alla se plaindre au grand-père qu'il ne pouvait plus manger sa soupe et il dit : « La Giusaluna m'a embarné (jeté un sort) et je n'arrive plus à manger ma soupe ! » Le grand-père s'en alla la trouver en promettant de lui jouer un mauvais tour si elle ne lui enlevait pas son mauvais sort. Le lendemain, le valet vint remercier le grand-père tout content de pouvoir encore manger sa soupe.

Texte patois p. 108.

Germaine Sauve

Le chasseur de langouste

C'est l'histoire d'un chasseur qui avait trouvé une langouste sous une lecque.

Texte patois p. 120.

À cette époque où on faisait les lecques, il y en avait un qui était un peu blagueur et un peu simple et les gens en avait l'habitude, mais parfois, il disait la vérité.

Mais cette fois-là, sur la place, il dit : « Quand même, ce n'est pas possible, le bon Dieu est passé tout à l'heure, il a dû tomber quelque chose d'une caisse et, j'ai trouvé une langouste sous une lecque ! Qu'en pensez-vous ? »

Arthur Richier